

## Univers de liens

Ariane Fontaine

---

Number 124 (3), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24066ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Fontaine, A. (2007). Univers de liens. *Jeu*, (124), 37–43.

désopilante. Decouflé est un Don Quichotte du solo, aux gestes aussi pittoresques qu'une ribambelle de silhouettes découpées dans du papier crépon. À lui seul, ce cabotin glisse dans toutes les postures du pitre et de l'acteur, avec une verve silencieuse faussement naïve, démontrant un combat enchanteur face à toutes les bizarreries des situations réelles. Délicieuse illusion, salve d'applaudissements.

### **Autre printemps, Lucie Carmen Grégoire suspend le cours des clichés**

« Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire on n'y arrive pas », disait Lacan. C'est bien cela, le balbutiement d'un chorégraphe qui cherche sa place. *You said woman ? Tome I – Tome II*, deux pièces présentées au Monument-National par la jeune chorégraphe-interprète Lucie Carmen Grégoire, a retenu mon attention par sa recherche de sens dès l'entrée en scène. Travaillant sur les stéréotypes qui concernent les femmes, notamment l'hypersexualisation, elle a proposé au musicien percussionniste qui l'accompagnait, Dominique Laguë, un partenariat abstrait heureux. « L'histoire du théâtre n'est peut-être rien d'autre que l'histoire des rapports de la scène et de la salle », écrivait le metteur en scène Stéphane Braunschweig, dans la revue *Du théâtre*, n° 5, en 1996. Sans doute en est-il toujours ainsi, dès qu'un art scénique fait résonner une unité sous ses formes.

Anne-Françoise Benamou, dans ses conversations avec ce metteur en scène français, précise à sa suite que « [l]es hypothèses dramaturgiques ne sont là que pour être débordées, déplacées, et finalement reformulées par l'expérience de la scène et le langage multidirectionnel du plateau<sup>1</sup> ». Ainsi en va-t-il de tout artiste qui se lance. Danseuse bien formée au Canada, Lucie Carmen Grégoire est venue nous présenter un projet porteur, avec ses rythmes africains et son sens orchestral du spectacle qu'on espère suivre et distinguer. ■

1. Stéphane Braunschweig, *Petites Portes, grands paysages*, Arles, Actes Sud, 2007, p. 172.

ARIANE FONTAINE

DANSE

## Univers de liens

La danse trame ensemble l'imaginaire et le réel, le passé et le présent, le palpable et l'impalpable. Dans ce travail minutieux, infime ou à grande échelle, entre rigueur et liberté infinie, s'élaborent des images, émergent des pensées, se conjuguent des rêves, des fantasmes, des intuitions innommables, sous la peau et jusque dans l'espace. Mobilisé par une sorte de quête ou de recherche – formelle, spirituelle ou existentielle –, chaque artiste, avec son désir et ses questions, explore le mouvement, son origine et sa finalité, traçant des liens entre différents points du monde, de l'histoire, du temps.

## Racines

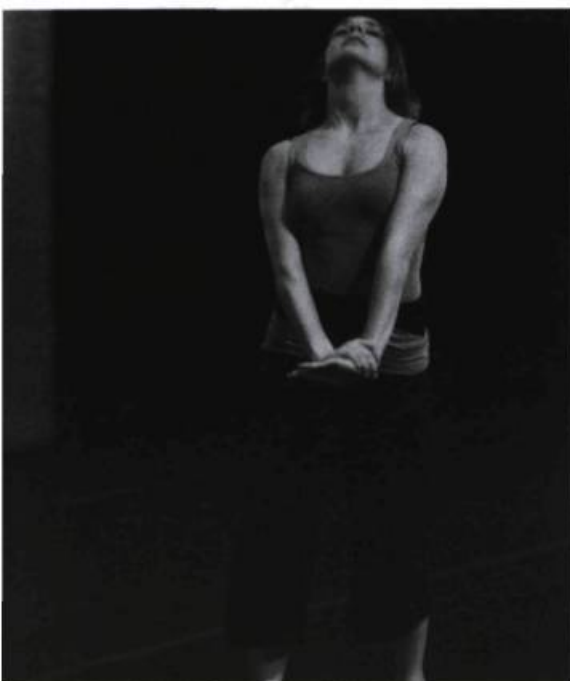
Plongeant ses racines au plus profond de la terre, Margie Gillis, flamme incandescente sur la scène artistique internationale, réchauffe l'atmosphère de janvier. Sur les planches de l'Agora de la danse, comme dans la nature où prenait place cette œuvre créée en résidence (notamment en Norvège, au Yukon, à Baie-Comeau et à Martha's Vineyard), accompagnée de Paula Styron qui devait interpréter une partie de la pièce, la chorégraphe et danseuse de *A Stone's Poem* est toujours à sa place. Dans l'énergie et le mouvement des éléments naturels, elle puise son inspiration; dans l'observation de phénomènes organiques, elle se ressource, goûtant et partageant la poésie de la nature. Une pierre, une brindille, tout ce qui se trouve sur notre chemin sans même qu'on l'aperçoive, regorge de signes, de qualités, de beauté. Avec des gestes délicats mais puissants, minimalistes mais amples, Margie Gillis, de sa présence fauve, perce l'horizon obscur du paysage et révèle un univers bruisant. Munie d'une grande branche, la soliste, gardienne de la forêt, rame dans les flots de l'existence, vogue à travers les aléas du temps. Magicienne, elle échange avec la pluie, l'orage, des éclairs traversent son corps. Ensorcelée, son souffle se confond à la rafale. Dans une communion avec la terre, cette femme voluptueuse exprime la force et la fragilité du bois, le silence et le cri d'une roche, le courage et la peur d'une petite bête qui naît. Glissant sur les cailloux et embrassant l'espace comme devant l'immensité d'un fjord, Margie Gillis offre une expérience spirituelle et sensuelle envoûtante, dessine des tableaux intimes où le mouvement des feuilles, des eaux, traduit celui de la psyché. Un recueil de poèmes écrit sur l'écorce.

Avec *Manitowapan* et *Mon père m'a raconté*, présentés à l'Agora de la danse, Gaétan Gingras jette des ponts entre les questionnements identitaires d'aujourd'hui et les traditions amérindiennes. Dans ce travail de structure et de composition visant à rétablir le dialogue entre les enjeux actuels et les rituels ancestraux, le chorégraphe s'imprègne de cet héritage spirituel fondateur et montre le rapport intrinsèque qui existe entre le corps et la parole, l'esprit et la matière. Chez les Amérindiens, le conte et la danse étaient des rituels qui véhiculaient les différents enseignements et qui, alors, faisaient acte de transmission. Dans un langage contemporain, les deux plus récentes pièces de Gingras revisitent les traditions qui nous habitent, nous fondent et nous portent.

L'anneau placé au centre de la scène, dans *Manitowapan*, évoque le cycle de la vie, la naissance, la mort, le temps qui passe, transportant l'esprit des gens qui ont vécu, des lieux qui les ont accueillis. Sur cette plateforme tournante, la danseuse (Sophie Lavigne) et le conteur (Robert Seven-Crows Bourdon) circulent, disparaissent, renaissent, arborant des masques totémiques, au gré des mouvements instinctifs, de la voix issue des profondeurs, de la lumière astrale, de la noirceur qui les enrobe. Ce mélange entre le conte et la danse se poursuit dans *Mon père m'a raconté*, auquel s'ajoute la



*Mon père m'a raconté*, chorégraphie de Gaétan Gingras présentée à l'Agora de la danse en mars 2007. Sur la photo : Marie-Ève Demers, Jessica Serli et Patricia Iraola. Photo : Mathieu Chartrand.



vidéo. Cette seconde pièce, qui porte sur la transmission, s'élabore autour de la présence d'un enfant sur scène (le fils du chorégraphe, Frédéric Gingras), sorte de fil conducteur à travers les séquences dansées et les souvenirs narrés. Les trois danseuses (Marie-Ève Demers, Jessica Serli, Patricia Iraola) incarnent ces fictions, ces silences, ces non-dits, qui viennent de loin et qui vibrent pourtant au fond de nous. Dans ce voyage au cœur du savoir transmis de génération en génération, le mouvement des corps et celui des mots entrent en résonance. Une rumeur nous enveloppe, des échos du passé nous soulèvent, le souffle de l'histoire se ranime.

Le retour aux sources mobilise beaucoup d'artistes de nos jours. Cela s'exprime par un penchant pour le ballet ou la technique classique, tel qu'on le remarque chez plusieurs chorégraphes contemporains d'ici et d'ailleurs, ou encore par la volonté de revisiter les diverses formes traditionnelles de la danse. Quoi qu'il en soit, ce mouvement d'exploration et de réappropriation aspire les artistes vers un langage métissé où les conventions étonnent, détonnent. Prendre racine permet, semble-t-il, de mieux s'élever, de se hisser au-dessus des chemins tracés, des attentes, de prendre son envol, tout en demeurant au plus près de son être, de ses sensations premières. Doté d'une énergie contagieuse, le Sud-Africain

chemins tracés, des attentes, de prendre son envol, tout en demeurant au plus près de son être, de ses sensations premières. Doté d'une énergie contagieuse, le Sud-Africain

*Men-Jaro*, chorégraphie de Vincent Mantsoe, présentée au Théâtre Maisonneuve en février 2007. Photo : Festival Montréal en lumière.



Vincent Mantsoe, qui avait remporté le Prix du public lors du Festival international de nouvelle danse en 1999, était de retour à Montréal en février 2007 avec *Men-Jaro*, présenté au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts à l'occasion du Festival Montréal en lumière. Pour cette œuvre, la première de sa compagnie, Mantsoe s'entoure de danseurs et danseuses tout aussi ardents et combine les formes, les influences, les techniques; ses nombreux voyages de création, notamment en Asie, ont d'ailleurs amplement nourri son bagage chorégraphique. Ainsi, il enchevêtre la danse contemporaine, balinaise, aborigène, le ballet, le tai-chi, les arts martiaux, inventant un style qu'il nomme « afro-fusion ». Au carrefour de ces diverses pratiques du mouvement, le chorégraphe cherche à discerner leurs corrélations motrices et à faire ressortir leur caractère universel et sacré. Il se dégage de ce rapprochement une audace, un mélange explosif mais naturel des styles. La danse trouve son élan.

*Men* signifie « humanité » et *jaro*, « ami » dans un dialecte originaire de Soweto. C'est dans cette atmosphère fraternelle, cet esprit de partage que les danseurs (Aude Arago, Lesole Z. Maine, Cécile Maubert Mantsoe et Meri Otoshi), dont le chorégraphe lui-même, trépidant et fusent, accompagnés sur scène de fervents musiciens et chanteurs (Mduduzi Buthelezi, Anthony Caplan, James Julian Cloete, Priscilla 'Sasa' Magwaza, Michelle Smith). Le rapport avec le sol, marqué par des mouvements voûtés, des pliés et une gestuelle ancrée, apparaît crucial et génère des explorations rythmiques, allant de la transe à la douceur presque onctueuse. Les ondulations et les rotations du bassin, dans une sorte de fraying, se mêlent aux phrases plus saccadées rappelant les arts martiaux. En fouissant les traditions spirituelles africaines, *Men-Jaro*, tel un rituel purgatoire, nous dégourdit, nous délie de toutes peines et nous conduit vers une cérémonie culturelle où les hommes se rejoignent.

### Cordes

À tâtons, nous pénétrons dans l'univers de Ginette Laurin comme dans un atelier d'explorations organiques. Devant les danseurs qui ballottent sur la scène du Théâtre Maisonneuve, nous nous agrippons à un bout de corde tendu et nous voilà rivés aux images qui surgissent de cette *Étude #3 pour cordes et poulies*, la dernière création d'O Vertigo présentée par Danse Danse. Attachés, reliés, soulevés, charriés, les huit danseurs de la compagnie (Patrick Lamothe, Pierre Lecours, Brianna Lombardo, Robert Meilleur, Marie-Ève Nadeau, Michelle Rhode, Audrey Thibodeau et Jamie Wright) apparaissent livrés à différentes forces ou manipulations: des ondes se dessinent entre eux. Les jeux avec les cordes et poulies matérialisent les relations houleuses qui se tissent entre les corps, entre les individus, dans l'espace et le temps. L'un tire sur la corde, l'autre apparaît secoué, ébranlé. Confiance, abandon, suspension, dépendance, fusion, déchirement: des liens se font et se défont. Les planches craquent, les ponts cèdent. Les objets, les accessoires, les cordages, définissent un espace d'action et de réaction que des personnages, des pantins, ponctuent jusqu'à la désagrégation, jusqu'à la mort. Dans cet univers trouble, des tensions voyagent, des vagues se développent. Les danseurs émergent et coulent entre les lignes – ces cordes tendues d'un bout à l'autre de la scène – comme autant de notes aléatoires sur une partition. Véritable entremêlement, la danse se noue et se dénoue dans une complexe et sensible orchestration rythmique des corps. Avec cette étude à la tonalité et aux couleurs maritimes, O Vertigo prend le large, manœuvre au fil de l'eau et recueille des



*Étude #3*, chorégraphie de Ginette Laurin, présentée par Danse Danse en 2007.  
Photo : Ginette Laurin.



idées qui surviennent avec la marée, des *Textes pour rien* – œuvre de Beckett qui a accompagné les artistes lors du processus de création – échoués quelque part, mais ayant créé une sorte de passage nécessaire, un canal pour le mouvement.

### Cadrages

C'est sur l'image d'une vague humaine, d'une marée des corps allant et venant que s'ouvre *Timecode Break*, spectacle du Toronto Dance Theatre (TDT), présenté par Danse Danse. Créée pour le Festival Danse Canada en 2006, cette pièce, qui marie la danse et la vidéo, pose les questions de la réalité et de la virtualité. Telle une fenêtre ouverte sur les possibilités du mouvement digitalisé, un grand écran est suspendu au milieu de la scène. Pour l'élaboration de cette chorégraphie, Christopher House, directeur artistique du TDT, a fait appel à douze danseurs de la compagnie (Johanna Bergfelt, Valerie Calam, Alana Elmer, Luke Garwood, Yuichiro Inoue, Brendan Jensen, Kristy Kennedy, Louis Laberge-Côté, Sean Ling, Kaitlin Standeven,

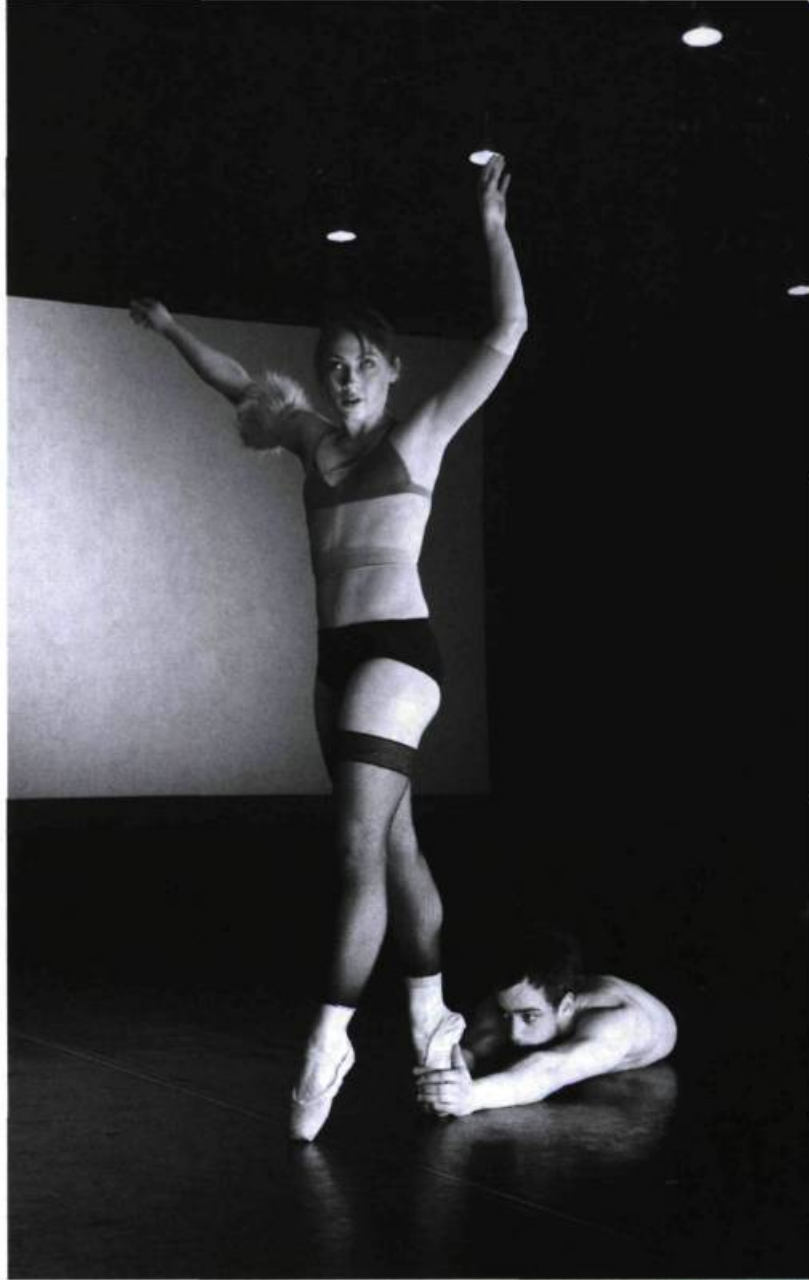
Matthew Waldie et Linnea Won) et à leur double à l'écran. Dans des solos percutants et des séquences de groupe à l'unisson, ces interprètes, possédant une technique

*Timecode Break*, chorégraphie de Christopher House du Toronto Dance Theatre, présentée par Danse Danse en 2007.  
Photo : A. M. Fraser.



rigoureuse et inébranlable, exécutent des mouvements originaux, entre force et grâce, abandon et contrôle, chute et élévation. Après avoir capté des bribes de la chorégraphie en chantier, House a manipulé le matériel vidéo : il a tronqué des bouts, instauré des pauses, inversé le temps, répété ou accéléré des mouvements. Grâce au travail de montage et de cadrage, le chorégraphe sort ici paradoxalement des « restrictions » de la chorégraphie en direct, échappe à la réalité temporelle, ainsi qu'aux lois physiques du corps. De pair avec le vidéaste, il modifie les paramètres du geste tout en soulignant notre rapport ambigu avec l'image. *Timecode Break* met donc en parallèle le caractère charnel et fugace de la danse en temps réel avec le caractère pulvérisable mais éternel du mouvement digitalisé à l'écran. Devant l'équivoque, nous vacillons. En quelques grands jetés et quelques fondus enchaînés, le TDT crée une tension scénique au centre de laquelle nous nous trouvons absorbés, quelque part entre la sensualité des corps dansants qui, seconde après seconde, cherchent à repousser leurs limites, et le périple fantastique qu'offre la réalisation vidéo.

Comme chaque année, le Festival international du film sur l'art (FIFA) nous permet de découvrir différents univers de création, des démarches artistiques singulières. Ainsi, plusieurs films de cette 25<sup>e</sup> édition ont réussi à rendre le caractère vivant et évanescent de la danse, tout en l'inscrivant dans une certaine pérennité. Parmi ceux-ci, soulignons l'adaptation de la pièce *One Flat Thing Reproduced*, de William Forsythe, réalisée par Thierry de Mey. Dans un vieil entrepôt abandonné, les danseurs sautent, glissent sur, sous et entre les tables placées en rangées, de manière symétrique : seul horizon au mouvement. Ils creusent leur chemin, bondissent, jaillissent, avec une énergie vitale folle dans cet espace carrelé, contraignant mais propulsant. Les acrobaties horizontales et verticales s'enchaînent, la danse érafle l'écran. L'aspect anguleux, ciselé et hasardeux de la pièce se joint au travail sinueux et tournoyant de la caméra. Le film, comme la chorégraphie, dans son



*Que faire avec ce corps ?*,  
chorégraphie de la compagnie  
Mia Maure Danse. Photo :  
F. Paquette-Cloutier.

agilité et son doigté techniques, se présente comme une œuvre architecturale imposante.

En outre, cette édition du FIFA mettait Françoise Sullivan à l'honneur. Deux films, *Sullivan* de Lauraine André-G. et *les Saisons Sullivan*, réalisé par Sullivan elle-même et Mario Côté – cette dernière œuvre ayant permis de recréer les danses d'hiver et d'été et de compléter le cycle avec celles du printemps et de l'automne –, montraient bien le dynamisme et la vision artistique profonde de cette femme, cosignataire de *Refus global*, qui a marqué le XX<sup>e</sup> siècle au Québec. Qu'ils portent une réflexion sur l'art, qu'ils jettent un regard sur des créateurs ou qu'ils présentent un récit poétique, plusieurs autres films ont capté l'attention, mobilisé étrangement les corps. Mentionnons *Multiplicity*, réalisé par Michael Slobodian, un court métrage esquissant le mouvement continu des mains de Jane Mappin, ainsi que les films portant sur l'artiste autochtone Byron Chief-Moon, *Butte* et *Byron Chief-Moon: le cavalier au cheval gris* de Marlene Millar et Philip Szporer.

La vidéo crée une brèche dans l'espace de création, une ouverture sur les possibilités réinventées de la danse. Elle cherche à saisir l'insaisissable. À la fois retenir et libérer, voilà ce qu'explore la compagnie Mia Maure Danse (*l'Hygiène de l'orateur, Sur tes hanches comme montagne, les Pierreuses*) avec sa dernière pièce, *Que faire avec ce corps? Essais cliniques*, présentée à Tangente en mars 2007. L'œuvre vidéo, qui ponctue et rythme ici la chorégraphie, grâce à divers procédés (superposition, surimpression), révèle un visage en continuelle transformation. L'écran, suspendu sur la scène, incarne un personnage, un savant fou, les jambes des danseurs qui vont et viennent étant visibles sous cet énorme cadre de représentation, cette tête chercheuse. Au long de ce laboratoire théâtral, les interprètes (Hannah Dorozio, Lael Stellick, Ève Boissonault, Geneviève Bolla et Vincent Morelle), dont le performeur Gaétan Nadeau, complice de longue date des chorégraphes Jacques Brochu et Marie-Stéphane Ledoux, se livrent à des expériences de contention en émettant des cris qui rappellent ceux des oiseaux – avec la symbolique de la liberté mais aussi de la mort, dans le cas des oiseaux de proie, qui leur est souvent associée. L'utilisation des pointes, enserrant les pieds, engendre des mouvements affilés, juchés et bancals qui contrastent avec les mouvements souples de reptation. Des jeux d'attraction et de répulsion, des pressions, des relâchements, des frictions – issus de la danse-contact –, marquent les séquences, les sortes de rétention exploitées (symbolique, relative, effective, absolue). L'énergie tribale et érotique qui se dégage de cette pièce nous inconforte insidieusement. Chacun se trouve soumis à des examens, des forces, des métamorphoses. Ce sont ces jeux avec les disciplines mais aussi avec les espaces, ces diverses explorations autour du médium, que Tangente, tout au long d'une programmation qui comprend plusieurs thématiques (« Corps atypiques », « Doubles territoires », « Alliage entre langages », etc.), nous propose d'observer, de vivre, en nous plaçant dans des situations et des lieux inhabituels. Les corps explosent en différentes formes, esquissent des voies, des trajectoires à suivre ou à contourner dans cette vaste élaboration qu'est le travail chorégraphique. ■